

Préface

Après plus de quarante années passées dans le domaine de la voyance, de la médiumnité, des guérisseurs et du paranormal, j'en ai vu de toutes les couleurs.

J'ai préfacé des livres de mères qui ont perdu leur enfant. Elles ont laissé un témoignage très fort afin de donner de l'espoir aux futures mamans qui, malheureusement, seront à leur tour un jour « désenfantées ». En effet, même si la mort fait partie de la vie, elle ne suit malheureusement pas la chronologie logique, de l'ordre d'arrivée dans ce monde. Préfacer un livre ayant pour sujet la voyance, d'un voyant, n'est pas pertinent tant cette faculté est galvaudée de nos jours. Pourtant, qu'elle est noble ! Elle s'inscrit parmi les plus vieux métiers du monde !

Malgré tout, lorsque j'ai su qu'Ethan Maure, qui écrivait son parcours, désirait que je rédige la préface de son ouvrage, ma réponse fut sans hésiter un immense oui ! Ethan Maure n'est pas un homme ayant pour valeurs celles de notre époque. Je m'explique : il possède une faculté de clairvoyance hors du commun et respecte son activité. On ne devient pas ce qu'il est aujourd'hui sur un claquement de doigts, du jour au lendemain. Voyant, médium, guérisseur. On ne lit pas le destin des gens sur un bout de carton

coloré, non ! Ethan Maure a bel et bien rendu ses lettres de noblesse à cette faculté.

J'ai été très fier de travailler à ses côtés. C'est la providence qui a fait se croiser nos chemins. Cette rencontre m'a permis d'accepter que, dans ce milieu, il existe des hommes hors normes, et elle lui a offert la possibilité de mieux appréhender les contacts avec les défunts, d'avoir confiance.

De ce livre émane une image respectueuse de la médiumnité. Une nouvelle approche, inédite, du fabuleux métier d'infirmier est proposée. Ce livre nous présente l'autre côté, le côté face, de la vie de médium, de cette activité. Il ne s'agit pas d'un livre de plus à propos de ce sujet... Non, c'est un livre qui donne espoir en la vie après la vie.

REYNALD ROUSSEL

Prologue

Il y a un temps pour tout.

Un temps pour vivre et pour faire l'expérience de la vie.

Un temps pour méditer les expériences apprises de la vie.

Un temps pour témoigner les expériences apprises de la vie.

Un temps pour recommencer à faire l'expérience de la vie.

Je sais que je ne sais pas.

Je n'explique pas ce que je vis, je le vis simplement.

Je suis de ceux que l'on dit hypersensibles ou encore médiums. J'ai en moi, comme tant d'autres, un lien particulier avec ce qui ne peut pas être vu avec les yeux.

Dans ma tête et dans mon cœur, je vis entre deux mondes, deux univers.

J'ai longtemps cherché à comprendre. Comme une inépuisable quête de sens, une recherche au plus profond de moi-même pour tenter de savoir pourquoi j'étais comme cela : différent. Alors que la psychiatrie a, à de nombreuses reprises, catégorisé des sains d'esprit comme des malades

mentaux, je ne peux m'empêcher, même encore aujourd'hui, de me poser la question : et moi, et nous ? Sommes-nous des fous ?

La plupart des gens disent que nous avons un don. Certains vont même jusqu'à dire que nous avons été choisis. Je n'y crois pas. Nous possédons tous en nous ce sixième sens, cette capacité à nous relier à l'Invisible. Certains la vivent avec foi et passion tandis que d'autres passeront toute leur vie dans son ignorance.

Nous appartenons tous au même « tout » et, pourtant, nous sommes tous uniques dans notre être. Nous portons tous en nous une histoire individuelle reliée au grand tout universel. Là où beaucoup s'éveillent à l'Invisible et souhaitent avec envie voir et entendre, je veux leur dire que chaque chose arrive en son temps. Qu'il ne sert à rien de vous presser et de vous hâter. Car nous ne décidons de rien. L'Invisible décide et nous disposons.

Je suis de ceux qui résistent et qui avec le temps ont appris à construire leur vie avec cette singularité naturelle. Je suis de ceux qui en ont fait un métier à part entière. Je suis de ceux qui n'ont pas peur de dire : « Je suis médium. »

Au travers de ce récit, je veux questionner, interroger et surtout rassurer. Lorsque j'ai commencé mon chemin avec l'Invisible, je m'attendais à trouver des réponses. J'en ai trouvé quelques-unes, mais j'ai aussi et surtout trouvé de nouvelles questions. J'ai dû accepter que mon questionnement n'aurait pas de limites et que les réponses seraient inépuisables. L'Invisible n'est pas scientifique : les mêmes causes ne peuvent pas produire les mêmes effets à chaque expérience.

Ne vous enfermez pas dans une idéologie culturelle préconçue, mais au contraire ouvrez-vous à ce que vous

Prologue

ne connaissez pas, à ce qui est différent. Acceptez de vous ouvrir à l'autre, à celui que l'on ne connaît pas ou que l'on connaît mal. Acceptez de vivre des phénomènes inexplicables et qui sans doute resteront longtemps inexplicables.

Avec le temps, j'ai construit ma foi. Non pas une foi religieuse. Quoique. Une foi universelle, en l'Homme et en l'Univers. Une foi aveugle dans le monde qui nous entoure.

Je l'ai si souvent remise en question et je continue encore. Lorsque tout me paraissait clair et limpide, il y avait toujours un minuscule grain de sable pour arrêter l'engrenage de ma compréhension.

Aujourd'hui, je sais et j'ai compris beaucoup de choses, et j'espère qu'à travers mon témoignage vous ajouterez, vous aussi, une pierre au grand édifice de votre vie et de votre foi.

Pour celles et ceux qui vivent cette particularité comme un fardeau, transformez-la en un véritable cadeau. Offrez-la au monde, car, après tout, c'est peut-être la plus belle part d'humanité qu'il nous a été donné de porter.

Le temps

D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours su que je portais en moi une différence.

Petit, j'étais un enfant solitaire. J'aimais être seul, dans mon coin. Je voyais tellement de choses que ma tête en était embrumée. Pourtant, je n'ai pas le souvenir d'avoir eu un ami imaginaire comme beaucoup peuvent le décrire. La solitude était pour moi un véritable refuge. Je n'ai jamais vraiment cherché le contact de mes camarades. Je me sentais particulier et je les trouvais tellement quelconques.

Leurs jeux d'enfants m'horripilaient... Les billes, les pistolets, les Indiens, les cow-boys, rien n'avait d'intérêt à mes yeux. Je préférais être seul plutôt que de gaspiller mon temps. Rien ne méritait que je leur offre de mon temps, de ces précieuses minutes, de celles qui peuvent être bien trop longues ou bien parfois trop courtes. Je ne voyais pas l'intérêt d'apprendre à jouer alors que la vie nous tendait les bras. Le temps, c'est précieux !

J'avais déjà conscience que, lors de notre passage sur terre, le temps nous était compté.

Je ne saurais pas expliquer d'où me provenait cette certitude, mais je l'avais au fond de moi. Le temps, ses heures,

ses minutes et ses fichues secondes. De petites choses si inutiles que j'ai découvertes trop vite et qui m'ont fait comprendre que dilapider le tic-tac de l'horloge était un luxe que nous ne pouvions pas nous permettre.

Une vie, c'est si long et si court à la fois. Heureusement que la nature est bien faite : dans notre existence, nous avons plusieurs vies.

Avant, il n'y avait pas de temps. Mais ça, c'était avant, dans le ventre de maman.

Tic... tac...

Mes parents n'avaient pas le temps. Mes parents étaient de grandes personnes. Moi, j'étais une petite personne.

C'est d'ailleurs pour cela que j'avais des nourrices. Parce que mon frère et moi étions petits et que mes parents étaient grands, et qu'ils n'avaient pas de temps.

Ce paradoxe m'a tellement marqué que, même encore aujourd'hui, je n'ai souvent pas le temps. J'aime être pressé, débordé et surtout en retard. Les gens importants ont toujours du retard, paraît-il.

Le temps : c'est précieux ! Pour avoir une tête bien faite et pleine de connaissances, il fallait du temps : le temps d'apprendre. Le temps sur terre ne s'étire pas, ne s'allonge pas. Il est incompressible ; c'est comme cela et nous devons tous faire avec cette implacable réalité. J'étais résigné. Petit, j'ai très vite assimilé ce qui avait des limites : une boîte, une route, la patience, la vie sur terre. Et ce qui n'en avait pas : le ciel, l'Univers, l'amour...

Tout m'intéressait : la science, la physique, l'astronomie. Je dévorais le savoir, j'en voulais toujours et encore plus. Tout ce qui n'avait pas de limites m'attirait. Les mathématiques et la grammaire étaient figées, immuables. Tout avait déjà été dit et écrit et cela ne méritait pas mon atten-

tion. J'ai mis du temps avant de lire des livres. Arriver à la fin m'angoissait. « Mais après le dernier chapitre, qu'est-ce qu'il y a ? » La fin, point. Non, il n'y a jamais de fin. L'existence n'a pas de fin, et ça, à dix ans, je le savais déjà.

Les grands m'interdisaient tout.

— Mais joue donc, va profiter du soleil !

À l'époque, nous n'avions pas les consoles vidéo. Alors, je sortais, j'allais à la rivière construire des barrages, des ponts. Je faisais sortir des structures de mon imagination, sans limite. Je m'imaginai directeur de cirque, astronaute ou encore orpailleur ! Le monde serait ce que j'en ferais et il était hors de question que j'en fasse quelque chose de petit.

Pour embêter les grands, et parce que je voulais vraiment savoir, je posais toujours et encore plus de questions : « Pourquoi le ciel est-il bleu ? » « Pourquoi la terre tourne-t-elle ? » « Comment les avions volent-ils ? » « Pourquoi » et « comment » étaient devenus mes mots favoris. Ils me donnaient le pouvoir. Je voulais savoir ce que même les grands ne savaient pas. Je me disais alors que, si je réussissais à savoir ce qu'ils ne savaient pas, je ne serais plus un petit, mais au minimum un grand et – pourquoi pas – un géant.

Mes parents ont tout fait. Ils m'ont envoyé dans des camps de vacances scientifiques. J'ai appris à faire des cabanes, à piloter un avion et à parler anglais très jeune et plutôt bien... Tout ce qui pouvait m'intéresser, je le faisais.

Une chose est sûre : je n'ai manqué de rien, si ce n'est de temps. Du temps avec mes parents.

Je n'étais pas hautain. J'étais grand dans un corps minuscule.

Mes parents

Ma mère s'appelle Évelyne. Elle est médecin généraliste – ou encore « de campagne ». Jamais là, toujours absente, mais qu'est-ce que je l'aime, ma mère !

Pas très grande, tantôt blonde, tantôt rousse. Une odeur que je reconnaîtrais entre mille, terriblement inimitable. Un petit bout de femme qui porte dans ses yeux la bienveillance et la gentillesse, celle qui vous aime au premier regard, quoique vous puissiez faire. Elle dégage un je-ne-sais-quoi qui la rend unique. Elle m'a appris à aimer le monde dans ce qu'il a de plus beau. Elle m'a appris à avoir l'envie et le désir, la force et le courage. Elle m'a montré que nous étions tous capables de nous surpasser en toute circonstance, de partir de rien pour construire un tout.

À l'époque, elle consultait à la maison ; son cabinet médical était au rez-de-chaussée. Le matin, elle partait s'enfermer très tôt pour lire les dossiers de ses patients de la journée ; nous étions couchés. Le soir elle remontait très tard, après avoir fini d'écrire ses courriers ; nous étions couchés.

Elle était grande, ma mère à moi.

Mon père s'appelle Christian. Il est cheminot. Il n'était pas souvent là, mais qu'est-ce que je l'aime, mon père !

Pas très grand non plus et les cheveux très tôt poivre et sel, il dégageait un je-ne-sais-quoi qui me fascinait. Il portait sur lui le lourd poids de la famille. L'homme fort qui devait mener à bien la cohésion familiale et pallier l'absence du deuxième parent tant il était débordé. Mais il me semble bien qu'il aimait ça. Mon père m'a transmis une philosophie importante : « Il n'y a jamais de problème, il n'y a que des solutions. » C'est un puits de sagesse. Il avait toujours la bonne réponse au bon moment. Il n'écrasait jamais personne. Il savait écouter l'autre avec un véritable intérêt. J'en suis sûr, mon père est un grand amoureux ; un amoureux de l'être humain et de la vie. Il m'a appris la bonté, la générosité et le partage. Il m'a appris à aimer l'Homme dans ce qu'il a de meilleur. Sans retenue, il m'a appris qu'il fallait se battre contre les préjugés, l'intolérance et le racisme. Il m'a appris que la vie valait tout l'or du monde et que le temps permettait de faire les choses avec minutie et conscience.

Son travail l'amenait à ne pas être présent à la maison plusieurs jours de suite. Il n'était pas souvent là. Mais lorsqu'il l'était, il aidait ma mère à gérer son cabinet. Il faisait tout. Secrétariat, ménage, chauffeur, etc. C'est à lui qu'était confiée l'intendance de la maison. Sans lui, rien n'aurait tourné rond ! Je l'admire, mon père.

Il ne perdait jamais son temps. Étrangement, il ne portait jamais de montre. À son contact, les piles s'épuisaient rapidement. Qu'importe ! Il avait le pouvoir de savoir, à n'importe quel moment de la journée, où nous nous situions dans la folle course du temps.

Il était grand, mon père à moi.

Et puis, j'ai un frère, Thomas. Un frère de quatre ans mon cadet. Il était petit, lui. Une chose me rassurait : il resterait toujours plus petit que moi. Ce serait donc moi le grand qui aurait la lourde responsabilité de le protéger et de lui faire faire ses premiers pas dans notre monde. J'ai pris ce rôle très à cœur. Avec plus ou moins d'assiduité lors de certains moments de ma vie, j'en concède. Mais aujourd'hui, nous sommes des frères, et plus que cela. Des amis, des amis pour la vie. « Tu tombes, je tombe avec toi. »

Il m'a toujours fasciné, je l'ai toujours admiré. Notre amour fraternel a été souvent mis à rude épreuve lors de l'adolescence, mais il n'a jamais faibli. Mon frère a toujours été là lorsque j'en avais besoin et inversement. Jamais il ne m'a jugé, et pour cause, nous n'étions pas si différents.

La famille, c'est un mot que nous n'avons pas eu le temps de beaucoup cultiver tous ensemble. Nous nous sommes rattrapés bien des années plus tard, par la force des choses. Mais qu'importe, ce n'est pas le temps qui compte. Le temps n'existe que si nous lui donnons de l'importance.

Je n'échangerais ma famille pour rien au monde.

Les visiteurs du soir

C'est à deux, mon frère et moi, que nous avons fait notre véritable première expérience avec l'au-delà. Comme un appel, un véritable lien qui aujourd'hui nous unit.

Petit, je voyais des choses. Le plus souvent lorsque j'étais seul. Des ombres se dessinaient sur les murs de ma chambre. Valsantes, dansantes, comme un film qui se répétait sans cesse. Chaque nuit, les mêmes personnages apparaissaient. Une catin, un bourreau, un prêtre et deux autres personnages que j'appelais les « parleurs ». Je n'entendais qu'eux. Toute la nuit, ils tenaient salon devant moi, dans ma chambre. Des mots incompréhensibles pour un enfant de huit ans. Sans doute se racontaient-ils leurs histoires de la veille ! Les trois autres ne faisaient que bouger telles des ombres chinoises sur les murs. Le bourreau abaissait sa hache tous les soirs pour faire tomber la tête de la catin. Le prêtre, quant à lui, donnait des bénédictions à tout va.

Ils n'ont jamais fait attention à moi. Je crois qu'ils ne m'ont jamais vu. C'est pour cela que je compare cette expérience à un film. Tous les soirs, dans ma chambre, se

rejouait inlassablement la même scène. J'étais le spectateur, ils étaient les acteurs. Comme si un écran nous séparait, une autre réalité que je pouvais percevoir.

J'avais peur. Littéralement, j'étais effrayé. Je me cachais sous les couvertures. Les voix des parleurs ne se taisaient jamais, sauf lorsqu'ils partaient. Je n'étais pas courageux. J'ai pris l'habitude de me réfugier dans la chambre de mon frère. Je n'ai jamais réussi à faire cesser ces présences ou encore à lier un quelconque contact. Pendant plusieurs années, je n'ai pas dormi seul une fois.

Mais je ne disais rien, je n'en parlais pas. On aurait dit de moi que j'avais l'imagination fertile. Bien avant cela, j'avais déjà vécu une expérience encore plus troublante. Une nuit, j'entendis un vacarme assourdissant dans la chambre de mon frère. Il ne devait pas avoir plus de deux ans et dormait encore dans son parc. Prenant mon rôle de grand frère à cœur, je me suis levé de mon lit pour voir ce qui se passait. Ses jouets avaient été éparpillés dans tous les sens, aux quatre coins de la chambre, comme s'ils avaient été projetés. Je suis parti en pleurs trouver mes parents. Mais ils ne me crurent pas ; la réponse fut sans appel :

— Arrête de faire peur à ton frère.

Alors, lorsqu'il s'est agi de mes visiteurs, il était hors de question pour moi de révéler quoi que ce soit. Mon frère avait un esprit plus cartésien que le mien. Il ne croyait que ce qu'il voyait. Même les histoires de monstres n'arrivaient pas à l'effrayer. Bien sûr, je lui confiais tout. Il savait pourquoi je ne dormais pas seul et cela n'avait pas l'air de le déranger. Finalement, le grand que j'étais avait besoin d'un plus petit pour le rassurer et le protéger. Une fois que je fus à ses côtés, les ombres me laissèrent tranquille. Mes

nuits redevinrent paisibles, comme celles d'un enfant de neuf ans.

Il fallut attendre quelques années de plus pour que mon frère soit le témoin de ce que je voyais. Un soir d'été où j'étais sur le point de m'endormir, mon frère me tira violemment de ma torpeur en me donnant des coups de coude. Il venait de remarquer dans le coin de sa chambre une silhouette blanche. À s'y méprendre, on aurait dit le Penseur de Rodin : agenouillé, le coude posé sur le genou et le menton soutenu par le poing. J'étais terrifié. D'habitude, les contacts que j'avais étaient plutôt sous forme d'ombres noires en deux dimensions, comme une ombre chinoise sur un mur. Là, le phénomène était tout autre. La forme était réellement humaine, baignée dans une lumière resplendissante et bien en trois dimensions. J'étais tétanisé. Mon frère, voulant jouer le courageux, se risqua à sortir du lit. La forme se leva lentement, et mon frère fit alors volte-face, sautant dans le lit et portant les couvertures plus haut que son front. J'ai alors compris qu'il était temps d'allumer.

Cette rencontre se reproduisit deux soirs de suite. En bons rationnels et fils de médecin que nous étions, nous avons essayé d'étudier différents paramètres qui auraient pu créer ce phénomène. Nous avons décidé de modifier l'angle d'ouverture des volets, mais rien ne changea : la forme resta là pendant deux nuits consécutives, dès que nous étions dans le noir. À partir de là, mes histoires prirent plus de crédit aux yeux de mon frère. Nous en avons touché un mot à ma mère et par la même occasion je lui ai parlé de mes visiteurs du soir.

D'autres phénomènes étranges se produisirent par la suite. Dans la chambre de mon frère se trouvait une armoire en pin massif. Au centre se trouvait un miroir. Au petit

Ce que les défunts me disent

matin, lorsque nous nous sommes réveillés, nous avons retrouvé le miroir à l'état de verre pilé. Personne dans la maison n'avait entendu le moindre bruit. Nous dormions à un mètre de ce miroir qui mesurait deux mètres de haut. Le miroir était tombé pendant la nuit et s'était fissuré en une centaine de petits morceaux. Une autre fois, ce furent les portes des chambres qui se mirent à s'ouvrir seules, sans aucune explication.

Notre éveil à la médiumnité ne faisait que commencer.